

Camera Obscura

Rideaux d'angoisse. Dehors il fait peut-être nuit, mais les volets sont fermés, et les rideaux aussi. Ma chambre est plongée dans l'obscurité la plus totale, et j'écoute un peu de musique, n'importe quoi, du moment que les sons émis par le poste de radio n'interrompent pas mon flot de pensée. Je me repasse en mémoire les années passées, celles d'une vie menée tout autant dans la solitude qu'au milieu d'une foule bruyante et inepte. Il m'apparaît clairement que les souvenirs les plus marquants sont également les plus désagréables, dans la grande majorité des cas. Il y a bien quelques événements heureux qui me reviennent à l'esprit, comme l'apprentissage de la lecture avec ma mère ou bien une ou deux rares parties de Scrabble en famille, mais ces images d'un passé heureux ne sont pas légion. La raison de cette sous-représentation au sein de ma conscience en est simple, si évidente à vrai dire qu'il m'est difficile en premier lieu de la mettre en mots : l'homme ne se souvient que des événements rares, uniques, ceux-là mêmes qui modifient en profondeur sa perception du monde, en bien ou en mal, ces deux notions n'étant bien évidemment pas considérées ici en tant que valeurs morales, mais bien plutôt en tant que moyens lexicaux de marquer la différence entre ce qui me plaît et ce qui me déplaît. On sous-estime trop souvent l'importance des goûts, au coeur pourtant de toute existence humaine.

Le goût est le fondement de notre personnalité. Les mots ne peuvent pas me qualifier : un nom, un prénom, un adjectif, rien de tout cela ne saurait rendre compte de qui je suis, c'est la raison pour laquelle essayer de se définir est, dans tous les cas, une entreprise de réduction de sa personne réelle au profit d'une conception caricaturale, procédé naturel lorsqu'il est appliqué aux autres, intervenant dans toute rencontre interpersonnelle et qui donne toujours lieu à une méprise mutuelle. Parfois même à un mépris mutuel. Pour en revenir au goût, ce dernier est donc constitutif de toute représentation du monde à l'échelle individuelle. À l'échelle collective, cependant, il devient idéologique et donc, comme précédemment, caricatural : fondement de la morale, des lois, des idées politiques, des philosophies et des diverses croyances religieuses. Pour ma part, je préfère me considérer comme un tout corporel contraint par l'état de survie inhérent à toute créature vivante, à m'adapter à l'environnement dans lequel j'évolue jour après jour, en conséquence de quoi j'obéis à un certain nombre de codes sociaux indispensables, l'éthique, l'amabilité, la sociabilité, l'amour du travail. Mais tout ceci n'est bien sûr qu'une surface. Dans une société cannibale, je mangerais sans répulsion le corps de mes congénères, et dans une société végétarienne, laisserais sans regrets les bêtes errer en paix de par le monde.

Je me souviens lorsque j'étais enfant : des discussions simples, au cours desquelles nous allions droit au but, nous demandant ce que nous aimions et ce que nous détestions. Et la communication, ce n'était pas plus compliqué que cela, personne n'essayant d'imposer ses préférences aux autres : untel aimait les bonbons, tel autre raffolait des fruits et tel autre encore ne

pouvait se sustenter que de légumes frais. Nous nous différencions les uns des autres par nos affects, et cela n'avait rien d'effrayant. Puis, pris dans l'inexorable courant social, nos cerveaux furent formatés comme les disques durs d'un ordinateur peuvent l'être, avec ce que cela sous-entend de pertes de données importantes. Car le souvenir n'est jamais que cela : l'infime résidu laissé par l'oubli dans ces cerveaux limités qui sont les nôtres. D'ailleurs, j'ai oublié pourquoi j'ai commencé à écrire ces quelques mots. Peut-être pour me soulager de quelque chose, mais je ne sais pas de quoi. C'est un peu comme une envie de pisser, ou de chier. Il faut évacuer de temps à autre. Et là je vois derrière les rideaux, par les interstices des volets, la lumière ténue d'un soleil naissant : bientôt je le sais, je me lèverai, écarterais les deux rectangles d'étoffe diaphane, ouvrirai la fenêtre et les volets, puis j'inspirerai les premières goulées du nouveau jour, comme tous les autres radieux.

Vendredi 13 février 2009. Erwan Bracchi.